

L'homme précaire : lecture sexoanalytique de la masculinité

Dr Jean-Pierre Jacques, psychanalyste, sexologue et médecin

« On se demande où est passée la bonne vieille virilité, celle de papa et du grand père, ces hommes qui savaient mourir à la guerre et conduire le foyer avec une saine autorité. Et la loi derrière lui. On se fait engueuler parce que les hommes ont peur. Comme si on y était pour quelque chose. C'est tout de même épatant, et pour le moins moderne, un dominant qui vient chialer que le dominé n'y met pas assez du sien... »,
Virginie Despentes, **King Kong théorie** (1)

On a coutume de considérer le fait d'être masculin comme un avantage par rapport au deuxième sexe, le sexe dit faible. Freud ne disait pas autre chose en considérant la femme comme envieuse de la puissance phallique. Simone de Beauvoir exhortait les femmes à reprendre aux hommes ce qu'ils s'étaient arrogés comme pouvoir, comme profits divers. A la suite du sexoanalyste Claude Crépault, nous examinerons à rebours la masculinité comme une vulnérabilité. Cela nous permettra de gagner en compréhension dans la clinique des hommes contemporains qui semblent en reculade devant l'engagement amoureux et dans des phénomènes comme la pornographie de masse ou même le succès de l'islamisme radical.

Dans ce ré-examen du fait sexuel masculin, je me suis laissé éclairer par deux guides, Robert Stoller et Claude Crépault, dont les travaux et les formulations me conviennent et me paraissent utiles à l'abord clinique du malaise masculin contemporain.

La carrière de Robert Stoller (1924-1991), ce psychiatre et psychanalyste californien, s'inaugure dans un centre de recherche sur l'identité sexuelle et dans l'écoute analytique au long cours de transsexuels. Il est semble-t-il le promoteur du concept de féminité primaire. On en trouve une formulation aboutie dans cet extrait de son ouvrage *Sexual excitement*, publié en 1979 : *« Si l'on cherche une "expérience" mettant en évidence le premier stade de la féminité, indépendamment de l'anatomie, il faut se tourner vers le transsexuel primaire (ou vrai). Ce type de sujet commence parfois à présenter des signes de féminité dès l'âge de un an. On note uniquement un comportement féminin ; il n'y a développement masculin ni pendant l'enfance, ni plus tard. Dans l'enfance les garçons sont pris pour des filles par les personnes qui ne les connaissent pas (...). (Leur féminité) n'a rien de caricatural, contrairement aux homosexuels efféminés pour lesquels la caricature est le signe d'un besoin masculin masqué qui se manifeste dans cette dérision de la féminité. Mes données permettent de penser que cette féminité ne résulte pas d'un conflit pré-oedipien ou oedipien mais qu'elle naît de l'incapacité du petit enfant à se sentir distinct du corps féminin de sa mère. Ce processus non conflictuel est en fait une expérience très gratifiante de symbiose excessivement prolongée entre la mère et l'enfant. »* (2)

On y retrouve succinctement réunis les éléments qui seront le terreau de la sexoanalyse :

- l'hypothèse d'une **féminité primaire** ou **proto-féminité**, commune aux deux sexe, en contradiction avec l'hypothèse freudienne d'une proto-masculinité ou proto-phallicité (comme la désigne Ernest Jones)
- le rôle de la **proximité avec la mère** comme facteur constitutif de cette proto-féminité (en sus des **facteurs biologiques** qui font du sexe féminin le réglage « par défaut »)
- le transsexuel primaire comme expérience naturelle de l'évolution vers la féminité non conflictuelle dans les cas où les facteurs secondaires de masculinisation font défaut
- la distinction devenue classique dans les *Gender Studies*, depuis les travaux de Stoller, entre sexe et genre
- le rôle plus tardif des conflits pré-oedipiens et des conflits oedipiens, qui viendront confirmer (chez la fille non transsexuelle) ou infirmer (chez le garçon non transsexuel) la féminité de base, tout en la complexifiant par les mécanismes de l'individuation, de l'identification, de l'imitation et ceux des apprentissages aux rôles de genre, ainsi que les élaborations fantasmatiques.

Sur cette base fournie par les travaux de Stoller, Claude Crépault, né en 1945, professeur titulaire au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) de 1969 à 2004, a fondé une branche de la sexologie hybridée par la psychanalyse ainsi relue par Stoller : la **sexoanalyse** (3).

Denise Medico définit ainsi la sexoanalyse (4). C'est à la fois

- « *Une approche sexothérapeutique*
- *Une théorie de l'ontogénèse sexuelle*
- *Une étude de l'inconscient sexuel, de l'imaginaire et de ses applications cliniques pour découvrir et traiter les conflits sexuels et les anxiétés inconscientes dont le trouble sexuel est porteur ».*

Les hypothèses de base de la sexoanalyse peuvent être succinctement décrites ainsi :

1. une proto-féminité pour les deux sexes
2. la masculinité acquise secondairement par les garçons, grâce à un facteur additionnel « agressivité »
3. à côté des névroses, description d'un champ nosographique vaste et cohérent : la classification des troubles sexuels et des sexoses (cf tableau 1).
4. l'insistance sur le rôle de l'Imaginaire sexuel (rêves & fantasmes sexuels)
5. la proposition thérapeutique de correction de l'imaginaire sexuel pour traiter les sexoses

Pour la sexoanalyse, la sexualité remplirait trois fonctions pour le psychisme:

- **Hédonique** : elle cherche à atteindre le plaisir.
- **Complétive** : satisfaire le besoin fusionnel, le besoin d'aimer et d'être aimé ainsi que le sentiment de valorisation qui découle du besoin de réassurance par rapport à sa féminité ou à sa masculinité.
- **Défensive** : elle peut servir à masquer ou résoudre provisoirement certains

conflits, notamment au niveau de l'individuation.

Cas particulier : la sexualité masculine

Dans le cas particulier de la sexualité masculine, une première surprise attend le chercheur : la littérature scientifique la concernant est trois fois moins abondante que pour la sexualité féminine. On pourrait dire que le continent noir a changé de sexe. Et le contenu des publications témoigne de deux constantes :

1. les troubles sont les plus souvent rabattus sur les pannes de l'érection et ses traitements.

2. un préjugé reste incrusté : la sexualité masculine, sur le modèle on / off, serait plus rustique que celle de la femme (cf image 1).

Dans le *discours courant*, des poncifs persistent, malgré la critique qui leur est adressée : l'homme est volontiers décrit « comme un phallus ambulante, mû par une force instinctuelle »(5), et sa sexualité, biologisée, est conçue sur le modèle hydraulique ou mécanique (la castration chimique ou chirurgicale pour les cas de délinquance et d'hypersexualité ; des médicaments de l'érection pour les pannes).

Dans le meilleur des cas, on propose une variété de gymnastique périnéale pour les plaintes - fréquentes - liées à l'éjaculation.

Par rapport à ces approches réductionnistes, l'apport déterminant de la sexoanalyse est de démontrer, sur le plan étiologique et thérapeutique, que la sexualité humaine, tant pour les femmes que pour les hommes, est foncièrement sous la dépendance d'un système psychique bien avant que d'être affaire de physiologie. Cette prise en compte d'un inconscient sexuel conditionne aussi bien la compréhension des phénomènes que leur traitement, comme cette citation de Crépault nous le précise :

Protoféminité et vulnérabilité de l'identité masculine (6)

« S'appuyant, entre autres, sur les travaux de Stoller, la théorie sexoanalytique reconnaît l'existence d'une phase de féminité primaire, d'une proto-féminité commune aux deux sexes. Pour accéder à la masculinité, le garçon doit se désidentifier « généralement » de l'élément maternel et donc renoncer, du moins temporairement, à ses composants féminins. La masculinité est donc vue comme une construction secondaire facilitée par la mise en veilleuse de la féminité de base et par l'émergence de l'agressivité phallique. Ce processus discontinu a pour effet de rendre plus vulnérable l'identité masculine. L'agressivité phallique serait une force masculinisante, une sorte de principe additif (le facteur Y) ; en quantité suffisante, elle permet la rupture avec la féminité primaire et facilite la masculinisation. L'agressivité phallique réfère à l'ensemble des conduites (fantasmatiques ou réelles) visant à démontrer la puissance phallique et à imposer une domination intersexuelle ou intrasexuelle ; elle ne comporte pas en soi une haine ou un désir de faire mal et doit donc être distinguée de l'agressivité destructrice. La fille n'a pas à changer de modèle d'identification pour développer sa féminité. Elle peut davantage se complaire dans un fantasme androgyne (être à la fois un être féminin et masculin)

sans mettre en péril sa féminité. Mais comment pourra-t-elle dépasser ce fantasme de toute-puissance et accéder à une meilleure intégration de la féminité ? C'est ici que l'on peut supposer l'existence d'une force féminisante (facteur X) qui pousserait la fille à être désirée. Cette « pulsion » à être désirée corporellement la désirabilité serait à la féminité ce que l'agressivité phallique est à la masculinité. D'ailleurs, ces deux thèmes sont prédominants dans les érotismes masculin et féminin.

Plus vulnérable dans son identité de genre, l'homme aura plus tendance que la femme à utiliser la sexualité à des fins défensives. L'homme aura aussi une plus grande propension à opérer un clivage entre son objet d'amour et son objet de désir. Son rapport à la femme sera aussi plus conflictualisé : l'homme pourra craindre que la femme le féminise et le dépouille de ses attributs masculins. L'angoisse de castration traduit corporellement la menace plus fondamentale de l'homme de perdre son identité masculine. Quand cette angoisse est trop forte, l'homme a du mal à concilier les courants fusionnel et antifusionnel de l'érotisme. La femme aura plus de facilité à établir un lien d'intimité affective sexualisé ; par contre, elle hésitera davantage, du moins au niveau de la réalité, à établir des échanges génitaux dépourvus de sentimentalité. Cette différence entre les sexes est toutefois beaucoup moins accentuée sur le plan de l'imaginaire. En général, les fantasmes les plus érogènes chez les hommes et les femmes sont dépourvus de liens affectifs. Bien souvent, les fantasmes romantiques des femmes ne servent qu'à légitimer des fantasmes antifusionnels. »

A propos desquels il faut ajouter qu'ils sont plus souterrains, et ne se laissent pas dévoiler aussi commodément que les fantasmes fusionnels, qui sont à l'oeuvre dans n'importe quel volume de la série Harlequin. Ce que notait déjà Francesco Alberoni (7), dans son étude sur l'érotisme. Mais il ne disposait pas des méthodes d'exploration des fantasmes sexuels mises au point par Crépault depuis une vingtaine d'années (8). L'hypothèse de la proto-féminité est donc celle d'une phase primaire du développement psychosexuel durant laquelle garçons et filles s'imprègnent de la féminité de la mère à travers son corps, ses comportements et son affectivité. Cette hypothèse n'épuise pas les apports de la sexoanalyse. Une autre proposition mérite d'être évoquée ici, celle du **complexe fusionnel**. Pour, le petit humain dans sa croissance psychique doit affronter, très tôt, un conflit psychique majeur, celui qui oppose les besoins fusionnels aux besoins d'individuation. Vers six mois de vie, l'anxiété d'abandon s'affronte à l'anxiété d'individuation. Le résultat, toujours négociable, de ce conflit, détermine la part prépondérante de besoin fusionnel ou au contraire de besoin d'individuation qui caractérisera le sujet. On connaît tous ces bébés qui prétendent marcher tout seul au risque de se prendre gamelle sur gamelle, et, au contraire, ceux qui s'accrochent désespérément à la main de l'adulte, le plus longtemps possible.

Un deuxième conflit attend le petit humain, vers 18-24 mois, celui que Crépault a

désigné comme **complexe nucléaire genral**, où apparaissent des anxiétés de masculinité et de démasculinisation (chez le garçon), et des anxiétés de féminité et de déféminisation (chez la fille). Ensuite seulement, peut survenir l'Oedipe, dont les psys sont plus familiers.

L'anxiété de masculinité est celle qui peut atteindre le garçon qui n'est jamais certain d'être à la hauteur des attentes de son genre (masculin). L'anxiété de démasculinisation se rapporte à la perspective de perdre ses potentialités masculines, par exemple en restant trop fusionné à la mère. Il nous faudra garder à l'esprit ces concepts pour la suite.

Clichés issus de la tradition :

Avant d'examiner comment et pourquoi cette vulnérabilité de la masculinité se révèle davantage à notre époque, il nous faut reprendre, depuis ses fondations historiques, le discours classique sur la sexualité masculine, en contraste avec celui porté sur la sexualité féminine.

Aristote a été un formidable pourvoyeur de clichés ; il a décrit une destination différente de l'homme et de la femme, par la différence des qualités du corps et de l'esprit : à l'homme, une force de corps et une intrépidité de l'âme, qui le mettent en état de supporter les plus dures fatigues et les plus grands dangers. Les antiquités aussi bien gréco-romaines que hindoues rendent un culte aux images ithyphalliques (satyres grecs, lingam hindous, cf images 2 & 3).

A la suite d'Aristote et des Anciens, la tradition patriarcale a perpétué la répartition des attributs entre les deux genres de façon nette et tranchée jusqu'au début de XXème siècle. Je cite par exemple le Dr Menville de Ponsan, auteur d'une *Histoire philosophique de la femme* (9) publiée en 1858 et qui a inspiré entre autres Jules Michelet et Stendhal : « *Aux femmes les fonctions pénibles et douloureuses de la maternité, les soins domestiques, les légers messages, et toutes les oeuvres de douceur, de charité ; à nous les devoirs graves et sérieux, les fonction importantes, l'administration des affaires et tous les dangers ; à elles, l'élégance des moeurs et les plaisirs épurés ; à nous les contentions de l'esprit ; à elles enfin l'art si difficile de nous faire aimer la vie ; à nous le soin presque religieux de leur prodiguer des consolations et les conseils dont elles ont besoin pour échapper aux dangers qui menacent à la fois leurs charmes, leur santé, et trop souvent leur existence. Mais il faut le dire, mettre au monde des enfants, telle est la destination spéciale de la femme* ».

Autre exemple de la conception classique qui permettait aux hommes de se laisser accroire à une puissance spéciale, qui les élève au-dessus des femmes, le célèbre arrêt de la Cour dans l'affaire Marie Popelin en 1888 (10) : « *Attendu que la nature particulière de la femme, la faiblesse relative de sa constitution, la réserve inhérente à son sexe, la protection qui lui est nécessaire, sa mission spéciale dans l'humanité, les exigences et les sujétions de la maternité, l'éducation qu'elle doit aux enfants, la direction du ménage et du foyer domestique confiée à ses soins, la placent dans des*

conditions peu conciliables avec les devoirs de la profession d'avocat en ne lui donnant ni les loisirs, ni la force, ni les aptitudes nécessaires aux luttes et aux fatigues du Barreau etc. ».

En résumé, dans la version classique de la distribution des attributs entre les genres, le Masculin, c'est la puissance, l'érection, la force, la virilité, le courage, jusqu'à la violence, le héros, le guerrier, le chasseur. Et, en regard, le Féminin, c'est la fragilité, la soumission, la patience, l'âme du foyer, la cueillette et bien sûr la maternité. Je fais l'hypothèse que ces clichés ont fortement contribué pendant des millénaires à protéger les garçons de leurs angoisses de masculinité et de démasculinisation.

Aujourd'hui, en dépit du féminisme et des *Gender Studies* qui ont dissipé cette distinction classique, un puissant courant de pensée prétendument scientifique conserve sans scrupule une répartition des attributs entre les genres qui n'a rien à envier aux conceptions de feu le patriarcat : les psychologues évolutionnistes, comme Helen Fisher (11) & Lucy Vincent (12). Pour elles, ovules et spermatozoïdes commanderaient des temporalités différentes, biologiquement inscrites et déclenchant des conduites érotiques diamétralement opposées. Primat de l'amour au long cours, de la sélection raffinée du partenaire et du besoin de sécurité pour les femelles Homo Sapiens qui n'ovulent qu'une fois par mois et restent entravées trois ans par la grossesse et la maternité. Primat du rut indistinct et la décharge séminale à tout vent pour les mâles Homo Sapiens, qui seraient donc structurellement infidèles et peu regardants sur la partenaire à engrosser.

Virginie Despentes a balayé cette ségrégation avec son humour féroce : « *Il y a des hommes plutôt faits pour la cueillette, la décoration d'intérieur et les enfants au parc, et des femmes bâties pour aller trépaner le mammoth, faire du bruit et des embuscades* » (1).

Changement de contexte :

Ces débats qui sont loin d'être clos, entre tenants d'une répartition des attributs de genre déterminés par la biologie ou construits socialement, nous amènent à décrire avec soin le changement de contexte qui semble bien fragiliser l'édifice de la masculinité traditionnelle, telle que la culture l'avait établi. J'énumère ainsi en m'efforçant de respecter l'ordre historique d'apparition de ces nouveautés :

- généralisation du mariage d'inclination au détriment du mariage arrangé
- égalité de droits entre hommes & femmes
- invention de l'intimité entre hommes et femmes, au lieu de la guerre des sexes, thèse du sociologue Anthony Giddens (13)
- généralisation du divorce et de la polygamie sérielle
- contraception généralisée avec disjonction du coït et de la reproduction
- prérogative féminine du consentement, même dans le couple et à chaque fois
- valorisation et légitimation du désir de la femme et de son orgasme
- valorisation de la sexualité à des fins hédonistes, voire orgasmolâtrie
- légitimation des diverses orientations sexuelles (homo- et bisexualités) et des

- pratiques sexuelles masturbatoires ou atypiques (BDSM, échangisme etc.)
- suspicion à l'égard du désir masculin, toujours trop proche du harcèlement ou de la violence

Ces (r)évolutions, dont certaines sont évidemment souhaitables et encore en retard sur les attentes, ont fait sortir bon nombre de femmes de la nuit sexuelle où le patriarcat les confinait. Elles leur donnent théoriquement accès à un eldorado qui restait impensable depuis le néolithique ou qui était réservé à une élite, comme une Cléopâtre ou une Aliénor d'Aquitaine. Ces mutations obligent l'édifice social à se mettre à l'écoute de revendications millénaires de la moitié de l'humanité. Mais le malaise dans la civilisation change ainsi de forme. Et l'on n'a pas encore fini de mesurer l'impact sur les hommes de ces révolutions de l'intimité, comme les dénomme Anthony Giddens (13).

Autrefois les hommes pouvaient être des prédateurs sans scrupules, comme bien des personnages de fiction, depuis Don Juan, Valmont ou Jacques Mazel, qui abuse de *La fille du puisatier* chez Pagnol (14) ou encore les innombrables séducteurs du théâtre de Sacha Guitry, sans oublier l'auteur lui-même. Rappelons qu'on lui doit l'aphorisme selon lequel si une femme dit Non, cela veut dire peut-être etc. Sous le régime du patriarcat à son apogée, les hommes, tous, étaient encouragés à se montrer condescendants avec la gent féminine considérée comme inférieure ou mineure. La masculinité semble synonyme de puissance.

J'évoquais plus haut le culte aux statues ithyphalliques. Notons toutefois la dimension équivoque de ce culte, de cette statuaire : si le pénis érigé est objet de vénération, c'est que, comme la pluie qu'attend le cultivateur, il est imprévisible. Comme le dit si bien Léonard de Vinci : « *Le pénis entretient des rapports avec l'intelligence humaine et fait parfois preuve d'une intelligence qui lui est propre ; lorsqu'un homme a besoin de le voir stimulé, il reste inerte et n'en fait qu'à sa tête ; mais d'autres fois il se meut de lui-même sans que son maître lui ait donné l'autorisation ou y ait même songé. Que l'on soit éveillé ou endormi, il fait ce qui lui plaît ; souvent, l'homme est endormi tandis qu'il est éveillé ; souvent, l'homme est éveillé mais lui est endormi ; ou l'homme voudrait qu'il se mette en action, mais il refuse ; et parfois il a besoin d'action alors que l'homme le lui interdit. C'est pourquoi il nous semble souvent que cette créature possède une vie propre et une intelligence distincte de celles de l'homme* » (15).

En relisant Léonard de Vinci, un doute nous vient : la puissance de l'homme ? Non. L'homme n'est pas maître de sa puissance. Il y est soumis. L'indocilité du pénis à son propriétaire en est le signe. Le romancier britannique John Mortimer, dans son autobiographie, *The Summer of a Dormouse* (16), écrit « *Mr Mortimer possède un membre irrépressible* ». Irrépressible ? Alors l'homme est-il si puissant qu'il ne puisse réprimer son membre ? À bien y réfléchir, la puissance phallique est dans le phallus, pas dans celui qui le porte...

Et sa puissance est somme toute dérisoire. Une prostituée se gaussait sur le divan de

son psychanalyste de la puissance si ridicule de ses clients. Elle ricanait de l'homme pourtant si fier de son engin, si vite déconfit, en la comparant avec la capacité virtuellement illimitée de la femme à recevoir sans période réfractaire et à jouir d'orgasmes multiples si elle le souhaitait.

Non seulement, le pénis de l'homme n'obéit pas à son prétendu propriétaire mais il le domine souvent. De surcroît, il est bien souvent défaillant ou pitoyable. Mais surtout, lorsqu'avec l'âge la fonction érectile en vient à bégayer, certains hommes en viennent à remettre en doute leur légitimité à exister. Le roman de Romain Gary, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* (17), en fait la démonstration comique. Le personnage de Jacques Rainier est un homme d'affaires puissant que la puissance s'apprête à quitter. Le monologue intérieur du personnage divague entre déclin du monde, déclin de ses affaires, déclin sexuel, déclin de sa vie conjugale. L'affaire n'est pas si comique d'ailleurs quand on considère le suicide de Romain Gary, quelques années plus tard, en 1980, à 66 ans. Certains ont supposé une corrélation possible entre son impuissance sexuelle et son suicide.

En pratique clinique, les urologues et les psychiatres sont consultés par des hommes mûrs en raison de l'apparition d'une impuissance sexuelle qui les conduit à l'effondrement et aux idées suicidaires : « *Si je ne bande plus, je ne suis plus un homme. Cela ne vaut plus la peine de vivre.* » Le lien entre érection et identité virile donne ainsi le titre du livre témoignage d'un séropositif français, Eric Rémès : *Je bande donc je suis* (18).

Le prix attaché à l'érection est tel que des hommes meurent par centaine tous les ans sous l'effet de poisons présumés revigorer leur organe fatigué. Il y a ces hommes décédés au cours d'une pendaison érotique, ceux qui ont imprudemment combiné Viagra et dérivés nitrés, les cas de morts en Asie par tétrodontoxine, un toxique réputé renforcer l'érection. Si l'on peut mourir pour l'érection, c'est que l'érection vaut comme preuve identitaire de la masculinité. Et que la masculinité est pour certains hommes la condition sine qua non de la vie. Eros frôle Thanatos.

Érection et masculinité comme défense identitaire

Le discours de l'homme sur l'homme a tenu cela dissimulé très longtemps. On avait plutôt coutume de mettre en avant sa puissance que ses ratés. La découverte en 1996, par hasard, des propriétés du Viagra a complètement modifié les conceptions. Le succès commercial planétaire du Viagra a révélé à cette occasion la proportion considérable des hommes à l'érection défaillante. Il a rendu visible une épidémie d'impuissance jusque là soigneusement ignorée, négligée ou considérée comme anecdotique.

Freud avait théorisé l'angoisse de castration, concept permettant d'entendre la fragilité des assises de la masculinité. Mais lui-même a versé dans la prétention virile. Il attribuait à la femme névrosée un « penisneid », une envie de détenir le pénis. Woody Allen a malicieusement objecté, dans *Zelig* : « *J'ai travaillé avec Freud à Vienne. Nous nous sommes querellés à propos du concept d'envie de pénis. Il estimait qu'il fallait la limiter aux femmes.* »

La puissance de l'homme ?

L'érection est si précieuse parce qu'elle est le témoin, la preuve de l'identité virile, de la puissance de l'homme. Le Marquis de Sade (19) en est certainement l'interprète le moins ambigu. Je cite un extrait de *La philosophie dans le boudoir* de 1795 : « *Que désire-t-on quand on jouit ? Que tout ce qui nous entoure ne s'occupe que de nous, ne pense qu'à nous, ne soigne que nous. Si les objets qui nous servent jouissent, les voilà dès lors bien plus sûrement occupés d'eux que de nous, et notre jouissance conséquemment dérangée. Il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande ; il semble qu'il a moins de plaisir si les autres paraissent en prendre autant que lui. Par un mouvement d'orgueil bien naturel en ce moment, il voudrait être le seul au monde qui fût susceptible d'éprouver ce qu'il sent [...] Il est faux d'ailleurs qu'il y ait du plaisir à en donner aux autres. En faisant du mal, au contraire, il éprouve tous les charmes que goûte un individu nerveux à faire usage de ses forces ; il domine alors, il est tyran* ».

Jamais n'a été exprimée avec si peu de délicatesse le lien entre la domination masculine et les conditions de la jouissance. Certes, tous les hommes ne se reconnaissent pas dans cette assertion : « *Il n'est point d'homme qui ne veuille être despote quand il bande* ». Quoique la clinique ou les confidences de l'un ou l'autre nous confirment l'extrême déplaisir qu'expriment certains hommes contrariés dans leur coït et la violence qu'ils peuvent alors laisser s'exprimer. Disons que l'on peut reconnaître dans cet extrait typiquement sadien un type d'homme que la sexoanalyste québécoise Suzanne Gagné (20) appelle **l'homme hypermasculin**. Je la cite :

« *L'homme hypermasculin présente une masculinité défensive qui consiste à hypertrophier les attributs de la masculinité. La personnalité générale et érotique s'organise davantage sous un mode masculin. Par exemple, un homme en traitement pour des conduites exhibitionnistes présentait une véritable obsession par rapport à ses muscles. Ce désir compulsif de développer sa musculature visait, entre autres, à contrer l'anxiété de ne pas être assez masculin. (...) Le rapport à l'autre sexe est coloré par l'hostilité et on retrouve un besoin compulsif de contrôler et de dominer l'autre. L'homme hypermasculin craint l'intimité affective.* »

Le héros sadien présente les caractéristiques de cet homme hypermasculin, exagérant la puissance virile. Celle-ci se conforte par l'érection et la domination. Bien plus souvent, c'est la pénétration et la décharge éjaculatoire qui servent ce dessein de rassurer l'identité virile. Chez l'homme hypomasculin, dans la même typologie de Suzanne Gagné, c'est au contraire la jouissance de la partenaire qui vient reconforter la masculinité inquiète, en guise de preuve de la compétence virile. Dans les deux cas, le rapport sexuel vise à contenir les angoisses de masculinité.

Parfois, il s'agit de contrer l'angoisse tout simplement, au-delà du sexuel, ainsi que le dit Alberto Moravia (21) dans *L'Amour conjugal* : « *Comme le paysan qui cherche dans la docile étreinte conjugale un réconfort et une compensation au désastre d'une*

grêle ».

A devoir être ainsi rassurée, c'est qu'il s'agit là d'une puissance somme toute bien peu puissante. Non seulement elle s'essouffle avec l'âge, mais elle est tributaire de ce que l'on appelle pudiquement les codes d'attraction sexuelle : petits seins, grosses poitrines, pubis glabre ou poilu, larges fesses brésiliennes ou corps sec et cambré des années folles, allure viriloïde ou odalisque molle et soumise, chaque époque a son canon et chaque homme, ou presque, un gabarit intérieur qui détermine son désir sexuel. Qu'on se rappelle de Georges Brassens : « *Quand je pense à Fernande, Je bande, je bande (...) Mais quand j' pense à Lulu. Là je ne bande plus. La bandaison papa, ça n' se commande pas* ».

Il me semble juste d'interpréter Brassens avec Romain Gary lorsqu'il écrit : « *Ce "elle ne me fait plus bander" qui fait passer si élégamment l'infériorité sur la femme et la laisse culpabilisée, convaincue qu'elle n'est pas à la hauteur, qu'elle n'est pas assez "érotique", assez "bandante", est une phrase typique de ces maîtres de cheptel qui ne cache en réalité qu'une limace qu'ils ont le plus grand mal à faire dégorger.* »

On connaît tous le cas du fétichiste qui reste sans désir et sans excitation faute de latex ou en l'absence de talons aiguilles. Et l'on se rassure à bon compte en le considérant comme un cas extrême. Certes, mais fondamentalement, la plupart des hommes ne sont-ils pas fétichistes, peu ou prou ? Leur fétichisme le plus général, c'est la beauté et la jeunesse de la partenaire, ou du partenaire pour les sujets homosexuels. Ce caractère fétichiste est si répandu qu'on se dispense de le prendre en considération, mais il s'agit au sens strict d'un fétichisme. La beauté ou la jeunesse en tant que condition exigée pour susciter le désir ou l'excitation sont des fétiches. Ce qui revient à dire que désir sexuel mâle est au fond assez limité dans ce qui le suscite, c'est là encore une puissance très conditionnelle.

Comme le pensait Freud, la littérature nous devance ou nous accompagne dans l'exploration de la condition humaine et des effets de l'inconscient. Je suis de ceux qui considèrent que les créateurs mettent à notre disposition un matériel clinique qui n'est pas biaisé par la retranscription du thérapeute, comme dans les vignettes cliniques.

J'ai trouvé dans le roman de Marie Nimier (22), *Je suis un homme*, un cas clinique très abouti de fausse puissance masculine. Le personnage central, Alexis Leriche, est un bel homme parfaitement banal hormis son succès auprès des femmes. Il désire la superbe et grande Delphine mais il vit et baise avec Zoé, une petite femme dévouée au point de tolérer les coups qu'elle reçoit à certaines occasions. Le récit culmine dans la déconfiture d'Alexis le jour où enfin son rêve se réalise et où Delphine s'offre à lui. Il ne parvient évidemment pas à bander. L'édifice viril se révèle une imposture. L'exploit de Marie Nimier réside dans son aptitude à se mettre dans la peau du sexe opposé pour raconter à la première personne l'univers masculin et le machisme. Elle donne à voir les efforts d'un homme sans qualité pour soutenir coûte que coûte une masculinité qui lui est indispensable mais qui se montre chancelante. Il la conforte à coup d'ambition professionnelle, d'alcool, de violence, de rabaissement de la femme et de baise sans intimité.

Le vibromasseur de Marie Nimier

Pour écrire ce roman, Marie Nimier s'est munie d'un totem : « *Un vibromasseur en porcelaine qui a accompagné l'écriture de son ouvrage. "Ma petite-cousine m'a offert ce vibromasseur avec un mot : "Voilà ce qu'il te faut pour t'accompagner dans l'écriture de ton nouveau livre." Elle savait que je travaillais sur un roman qui allait s'appeler Je suis un homme et c'est vrai que son cadeau m'a inspirée. Il raconte plein de choses, et notamment la fragilité du sexe dit fort. Cet objet érigé et tellement lisse paraît solide, pourtant il est dans une porcelaine inspirée par les carreaux de Delft. Il suffirait qu'il tombe sur la table pour qu'il se casse. Il est question du masculin : à quoi tient l'érection d'un homme, à quoi tient cette chose qui fait sa fierté. La virilité, la force sexuelle sont fragiles. Je trouve cela très émouvant. Pour continuer dans le symbole phallique, j'aime beaucoup son étui et ses deux petits glands qui referment le tout. Il m'inspire des images amusantes, comme celle de le voir sécher sur un égouttoir à vaisselle."*(23)

Le personnage d'Alexis, pourtant assez éloigné du héros sadien, me semble lui aussi appartenir au type d'**homme hypermasculin**, dans la typologie de Suzanne Gagné. Son rapport à l'autre sexe, incarné par la petite Zoé, est régi par l'hostilité et par un besoin compulsif de contrôler et de dominer l'autre.

Ce sont ces hommes qui doivent préserver leur masculinité de toute contamination féminisante, non seulement en hostilisant la femme mais au besoin, en l'humiliant. L'évolution récente de la pornographie de masse vers des scénarios où la femme est punie, attachée, fouettée et humiliée en public atteste par le succès du virtuel d'un sentiment de défaite du masculin dans le monde réel et lui sert de pansement.

Les hommes déconfits

A côté de cet idéal de virilité conquérante, dominante et violente, la littérature et la clinique égrènent aussi des hommes déconfits, dominés, vulnérables. Le prototype est fourni par l'amoureux transi de l'amour courtois, volontairement soumis aux caprices de sa dame. Plus tard, on retrouve dans ce rôle de l'homme dominé des personnages comme Meilcour dans *Les Egarements du coeur et de l'esprit* de Crébillon fils (24), le Werther de Goethe, les héros de Musset, comme Coelio dans *Les Caprices de Marianne* (25) et Musset lui-même dans sa relation avec George Sand. Plus près de nous, le fade héros de Moravia, dans *L'Amour conjugal* est incapable de faire l'amour à sa femme quand il écrit son roman. Sa puissance amoureuse est comme siphonnée par sa puissance créatrice. La stratégie inconsciente de ces personnages masculins dépourvus d'agressivité consiste à désarmer la femme par leur faiblesse, à susciter l'amour non plus par leur puissance et leur supériorité, comme un Valmont chez Choderlos de Laclos, ou un Solal chez Albert Cohen, mais par leur faiblesse même,

qui est supposée attendrir la femme courtisée et réveiller en elle le sentiment maternel.

Dans la typologie de Suzanne Gagné, ce seront des **hommes hypomasculins**. Elle les présente ainsi : « *Chez l'homme hypomasculin, la genralité repose sur une inhibition de la masculinité. La personnalité genrale et érotique s'organise davantage sous un mode féminin. (...) Dans un contexte social ou amical, l'homme hypomasculin préfère la présence des femmes. Il se sent plus à l'aise et en sécurité avec elles. Chez ce type d'homme, le rapport à l'autre sexe est animé par le fantasme-désir de la mère-nourricière et par l'anxiété d'abandon. Il est envahi par le désir de posséder cette mère nourricière et par la crainte de la perdre. Centré sur les besoins de la partenaire, il se veut le prince de sa princesse et le berger qui protège le troupeau. Il désire rester dans la fusion et il craint le rejet. Dans le réel, ce qu'il craint tant finit par arriver. Les premiers émois, les premières passions ayant fait leur temps, cette femme devient plus distante et il se sent négligé par elle. Il ne comprend pas pourquoi elle agit ainsi car il est si gentil, si attentif et accommodant. Lorsque la partenaire s'intéresse davantage au monde extérieur et qu'elle le laisse de plus en plus souvent seul, il commence à se sentir abandonné, utilisé et exploité par cette femme. Du fantasme de la mère nourricière, il se retrouve dans le réel avec une femme qu'il perçoit, de plus en plus, comme une mauvaise mère qui abandonne ses enfants et qui l'abandonne.* » (20)

C'est bien ce qui arrive au pauvre Musset dans sa pathétique relation à George Sand. On peut évoquer plus crument ces hommes hypomasculins avec une nouvelle citation de Virginie Despentes (1) : « *Les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient bien l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables, ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves, trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux, ceux qui ont peur tout seul le soir* ».

La masculinité est construite et fragile.

Il résulte de cela que l'on peut dire synthétiquement que la masculinité est construite et fragile. Simone de Beauvoir avait surpris son monde en disant qu' « *on ne naît pas femme, on le devient* ». Il se trouve que ce n'est pas moins vrai du mâle. Chaque homme doit s'arracher au féminin originel, et cet arrachement est plus ou moins réussi. Il semble même n'être jamais tout à fait acquis. D'où la nécessité soit de pactiser avec le féminin en dissimulant sa masculinité, en la travestissant sous des dehors de doux berger, c'est la stratégie des hommes hypomasculins ; soit de mener sans relâche la guerre au féminin, d'hostiliser la relation, aussi bien dans la vie intime que dans la vie politique, ce sera la stratégie du cowboy, de l'homme hypermasculin. Les mutations récentes et inouïes des rapports hommes – femmes dans le monde

occidental, l'évolution vers l'égalité de droits, la prérogative féminine du consentement, les dispositions de répression du harcèlement ont fait s'effondrer le château de cartes de la puissance politique et domestique traditionnelle du masculin. Au fond, dans le dispositif patriarcal, l'homme disposait automatiquement, de par sa seule condition de mâle, d'une supériorité supposée ; il ne lui était pas nécessaire d'en faire la preuve à titre personnel, son appartenance au genre masculin le dotait sans effort spécial de sa part d'un supplément de masculinité, du moins face aux femmes. Entre hommes, c'est autre chose. Depuis que le patriarcat et la dominance masculine sont en question, le mâle traditionnel est en déroute parce chaque homme, pris un par un, doit faire la preuve de sa masculinité, qui ne lui est plus attribuée d'office. C'est à cette lumière que je propose de comprendre les mouvements pour réhabiliter le mâle traditionnel : la forme la plus bénigne en est le masculinisme, qui met en avant les discriminations subies par les hommes du fait du féminisme et qui se plaignent des attaques contre la masculinité. Leur cahier de revendication et leur déclaration d'entrée en résistance avait été popularisé par Eric Zemmour, qui est le représentant le plus en vue dans le monde francophone du masculinisme, avec son ouvrage *Le premier sexe* (26). La version romanesque de ce masculinisme est fournie par Michel Houellebecq, en particulier dans son dernier livre, *Soumission* (27). La profession de foi de Rediger, professeur d'université converti par opportunisme à l'islam, donne le ton : « *C'est l'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. (...) Il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit "Histoire d'O", et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'Islam.* »

Ce qui me permet de passer sans transition à la forme la plus redoutable de cette tentative de restauration du mâle traditionnel qui me semble sans conteste l'islam radical, avec Daesh et Boko Haram en tête de proue. Le succès de ces mouvements peut être interprété comme une sorte d'insurrection d'hommes qui se sentent menacés dans leur identité virile par le monde d'aujourd'hui, trop ouvert au féminin. Leur guerre est d'abord une guerre des sexes. Le pédiatre français Aldo Naouri évoquait cela dans ces termes en 2006 dans son livre *Adultères* (28) : « *Quand on pense à ces sociétés qui ne concèdent aux femmes que le statut avilissant d'esclaves domestiques et sexuelles des hommes et à peine un droit de regard sur les enfants qu'elles mettent aux monde, on se sent légitimement révolté. (...) Le choc des civilisations semble se jouer, sans rien en laisser paraître, sur le terrain périlleux du rapport des sexes.* »

En définitive, l'intuition de Wilhelm Reich en fondant Sexpol vers 1927 reste pertinente : sexualité et politique sont intimement liées. Les questions relatives à la sexualité ont une importance politique majeure et plient le droit, déterminent l'organisation de la cité, bref elles ne concernent pas que la chambre à coucher. Malgré l'intérêt de ces liens, je voudrais faire retour à la clinique par le détour d'une vignette clinique qui peut illustrer la vulnérabilité de la masculinité.

Il s'agit d'un homme de 42 ans qui consulte au départ pour ce qu'il appelle une

addiction sexuelle. Il a été marié durant 19 ans et a décompensé en apprenant l'infidélité de son épouse. Depuis, il cherche inlassablement des rencontres sur des sites web spécialisés, pris de vertige devant le choix infini, la discrétion, la disponibilité et la facilité de ce mode d'entrée en relation. Il insiste beaucoup lors des premiers entretiens sur l'enquête minutieuse qu'il a imposée à son épouse pour récolter les détails les plus exhaustifs et les plus factuels sur son après-midi adultérine ; il considère que ce qui l'a particulièrement impacté, c'est que l'amant avait été invité dans la maison conjugale, ainsi que l'absence de préservatif et la fellation pratiquée avec l'amant. Cet épisode est bizarrement contemporain de la découverte fortuite d'une confusion dans sa filiation. Le père qui l'a éduqué ne serait pas son père biologique, qui serait en fait celui qu'on lui a présenté durant toute son enfance comme son beau-père. Pour corser l'affaire, le grand-père paternel avait, au vu et au su de tout le monde, et sans scrupule, deux foyers, deux femmes avec chacune desquelles il avait eu des enfants. Une fois par an, le père du patient était ainsi invité par ce grand-père à dîner avec sa demi-soeur, issue de l'autre branche. Le prétendu père est décrit comme buveur excessif et homme à femmes, il en aurait eu plus d'une centaine. Le prétendu beau-père trompait la mère du patient avec une collègue. A la découverte du trouble dans la filiation, il était trop tard pour des tests ADN, les deux hommes étant décédés. D'ailleurs, le patient n'y tient pas, il préfère continuer de croire que celui qu'on lui a présenté comme son père l'est effectivement. Et pour la mère, elle est devenue sénile et ses témoignages ne sont plus fiables. Mais il résulte de cet imbroglio que le patient dit qu'il ne connaît plus sa place dans le monde. Lui qui était un adolescent dragueur, un jeune homme libertin, un mari aimant mais quelque peu volage, en tous cas un homme sûr de lui et de ses succès auprès des femmes, il a perdu brutalement son assise en termes d'identité masculine. Il a depuis rencontré une jeune femme russe qui le maltraite copieusement et il se laisse faire comme un homme battu, terrorisé à l'idée de la perdre alors qu'il se sait bien malheureux à ses côtés. Lui qui dominait largement son ex-épouse, et toutes les partenaires qu'il avait jusque là rencontrées, se trouve ainsi soumis à une femme depuis la double découverte qui a tout faire choir : l'infidélité de son ex-femme et le doute dans la filiation. Sa posture masculine qui semblait bien établie a volé en éclat, révélant une vulnérabilité jusque là insoupçonnée. On pourrait parler d'un effondrement narcissique, sauf que précisément, les symptômes de la décompensation ne se manifestent que dans la vie érotique du sujet, sans altération dans sa vie sociale ou professionnelle ou dans son autorité sur ses enfants.

L'évolution de ce sujet masculin post-moderne typique rejoint ces cohortes de trentenaires accrochés à leur célibat et fuyant la conjugalité. Leur porte-parole pourrait bien être le philosophe Vincent Cespedes (29) qui fustige ce qu'il appelle avec mépris **l'encouplement**. Pour ces hommes, l'amour est féminisant et conduit à l'impuissance. L'homme redoute d'autant plus l'amour que sa masculinité lui paraît menacée. C'est une modalité du *Refus du féminin*, pour le dire dans les mots de Jacqueline Schaeffer (30). Stoller le disait autrement et joliment : « *Il y a des hommes qui considèrent la féminité comme une maladie infectieuse* ». Dans sa recherche sur

ce que serait la virilité, le philosophe Thierry Hoquet (31) l'admet : « *Il est nécessaire de témoigner de la constance avec laquelle la féminité a été présentée comme le danger qui menace la virilité* ». On peut le comprendre si le masculin est, comme le pensent Stoller et Crépault, une construction secondaire sur fond de proto-féminité, toujours prête à refaire surface et à ébranler les acquis de l'identité masculine. Comme le résume Crépault, « *perdre quelque chose que l'on possède est plus anxigène que d'envier ce qu'on n'a pas. C'est pourquoi, l'homme a plus de de doutes sur son identité de genre que la femme* » (5)

Thérapeutique.

Pour situer comment la sexoanalyse se propose d'intervenir sur le plan thérapeutique, j'esquisserai brièvement deux cas que j'ai eu l'occasion d'accompagner dans cette perspective.

Le premier cas concerne un homme d'une trentaine d'année souffrant d'une baisse sévère du désir depuis qu'il est marié. Il se dit heureux en ménage, avoir la chance d'avoir une femme belle, désirable et désirante, mais il ne parvient pas à la satisfaire de telle sorte que le mariage est menacé de dissolution. Il a déjà consulté un sexologue, qui aurait préconisé de visionner des vidéos pornographiques et de prendre du Viagra. L'épouse est consternée par ces thérapeutiques, elle voudrait être désirée pour elle-même ; en outre, le Viagra se révèle inopérant. Dans mon enquête anamnétique, je découvre que cet homme alors âgé de 10 ou 11 ans avait été forcé de participer à une tournante dans la cité où il a grandi, avec une jeune fille qui se déclarait désireuse de vivre cette expérience. Il était le plus jeune de la bande, pas encore pubère, mais il fut sommé par les grands de s'exécuter avec eux et sous leur regard pour s'assurer qu'il soit lui aussi compromis et tenu au secret partagé. Il a conservé de cet épisode un sentiment de dégoût pour lui-même, mais en particulier pour son identité masculine. Le travail sexoanalytique, qui a levé le trouble sexuel, a permis de signifier qu'il avait été abusé tout autant que la jeune fille et qu'il avait été sexualisé hors désir. Lors de l'examen minutieux de ses fantasmes, il apparut que le regard de la bande continuait de peser sur lui lors de toute tentative d'approche sexuelle. Cela compromettait l'éveil de sa masculinité, réveillant une anxiété de masculinité intra-génitale. Le travail de correction de l'imaginaire sexuel permit d'éloigner dans les fantasmes ces témoins gênants et de rapprocher, en toute sécurité, l'homme de la femme. A noter que l'histoire infantile, déjà avant le trauma, avait en quelque sorte préparé le terrain par une proximité trop grande et jamais démentie avec la mère.

Le deuxième cas concerne un homme d'une quarantaine d'années qui s'adresse à moi pour une addiction sévère à la cocaïne et à l'alcool. Sa vie de couple et de famille, son avenir professionnel sont gravement compromis. Il s'avère rapidement que cet homme, sous l'effet de la cocaïne, a des conduites sexuelles qui ne lui ressemblent pas : alors qu'il s'estime pleinement hétérosexuel, sous l'effet de cette drogue, il se retrouve souvent dans des bars gays. Quand il est dessaoulé le lendemain, il découvre avec horreur qu'il a eu des relations sexuelles avec des hommes à la faveur de son

ivresse. Il se maudit de ces dérapage qu'il ne comprend pas. On découvre qu'il a été abusé sexuellement vers l'âge de 9 ou 10 ans par un cousin un peu plus âgé, qui l'a contraint à des fellations. Vers ses quatorze ans, le patient a été séduit par la meilleure amie de sa mère, une dame de l'âge de sa mère et avec la complicité de celle-ci. Pour son premier mariage, il avait choisi une jeune femme certes extrêmement belle mais aussi très vorace en matière de sexe, ce qui lui semblait tous les jours un émerveillement. Sauf lorsqu'il découvrit que la belle était aussi volage que possible et qu'il était déjà trompé la veille de ses noces. Il apparut aisément que les passages à l'acte homosexuels étaient des réminiscences du premier abus homosexuel. Par contre, le premier mariage, raté, fut plus difficile à déchiffrer. Mais il semble bien qu'en choisissant une jeune femme hyper-féminine et hyper-sexuée, il ait voulu inconsciemment se doter d'une hypermasculinité, pour tenter de dissiper le doute sur son orientation de genre qui découlait de son premier abus. Et peut-être même du deuxième, pourtant hétérosexuel. En effet, pour ce patient, ces relations avec cette femme mûre avaient certes été couronnées de fierté et de plaisir mais en définitive, il n'avait jamais eu l'initiative. Dépossédé de cette initiative, jouet de la femme qui l'avait utilisé, il s'était vécu comme démasculinisé par elle. Le rôle plus que trouble de la mère complice avait ensuite encouragé à fouiller dans des événements et des climats plus archaïques, mettant au jour des anxiétés fusionnelles importantes. Il a fallu procéder à un déclivage de la mère, entre la mère toute bonne et la toute mauvaise, afin de permettre, ce qui a eu lieu dans ce cas, à une évolution où l'objet d'amour et l'objet de désir sexuel sont incarnés en une seule et même personne. Après 3 ans de travail assidu, le patient est sobre et se déclare très accompli autant dans sa vie sexuelle et amoureuse, dans l'éducation de ses deux filles que dans ses responsabilités professionnelles. Evidemment, ce happy end ne doit pas nous enivrer, quand on songe aux nombreux patients que nous n'avons pas nécessairement pu aider...

Je signale en passant, pour celles et ceux qui travaillent avec des enfants et des adolescents, le livre de Stéphane Clerget (32), *Nos garçons en danger*. Cet auteur montre avec une somme de documents à l'appui comment l'évolution actuelle de la société, en tout point favorable aux jeunes filles, a pour effet imprévu mais manifeste, de précipiter les garçons vers une série de ratages : échec scolaire, délinquance, abus de substances, toutes les formes de faillite où les garçons sont désormais surreprésentés. Il montre de façon convaincante comment leur masculinité semble menacée par la réussite des filles et la proximité avec elles. Ce qui amène les garçons à échouer et surtout à adopter des réactions défensives machistes qui sont des tentatives fâcheuses de restaurer leur identité de genre menacée.

Conclusion

En somme, l'homme court après son désir, toujours menacé de ruine. Sa dominance est une tentative de surmonter, de masquer la proximité de son impuissance. Si je me suis efforcé d'évoquer la masculinité comme précaire, c'est au sens étymologique du terme. Précaire : « qui est obtenu par la prière et n'est donc pas assuré ». Le patriarcat a pendant longtemps servi de dispositif social visant à protéger la masculinité des

offenses de l'âge, de la vie psychique et de la proximité des femmes. L'essoufflement du patriarcat révèle une masculinité inquiète, vulnérable et suscite des formations réactionnelles comme le refus de l'engagement ou le souhait d'un retour au bon vieux temps de l'oppression masculine sur la femme.

Il nous faut sans doute développer une écoute clinique qui sache accueillir la fragilité masculine si volontiers masquée derrière ces protestations et ces symptômes. Il me semble que les concepts proposés par la sexoanalyse peuvent y contribuer.

Bibliographie

1. DESPENTES V. (2006), *King Kong Théorie*, Paris, Grasset
2. STOLLER R. (1979), *Sexual excitement*, New York, Pantheon Books
3. CRÉPAULT Cl. (1997), *La sexoanalyse*, Paris, Payot
4. MEDICO D., La sexoanalyse, http://www.gfmer.ch/Presentations_Fr/Pdf/Sexoanalyse.pdf
5. CRÉPAULT Cl. (2013), *La sexualité masculine*, Paris, Odile Jacob, p. 10
6. CRÉPAULT Cl., LÉVY JJ. (2005), *Nouvelles perspectives en sexoanalyse*, Montréal, Presses de l'Université du Québec
7. ALBERONI F. (1994), *L'Erotisme*, Paris, Pocket
8. CRÉPAULT Cl. (2007), *Les fantasmes, l'érotisme et la sexualité*, Paris, Odile Jacob
9. MENVILLE DE PONSAN (1858), *Histoire médicale et philosophique de la femme*, Paris, Baillière & fils, p. 139-140
10. *Belgique judiciaire* (1989), t. XLVIII-2^e série, n°1, 3 janvier, c. 15-17
11. FISHER F. (2006), *Pourquoi nous aimons ?*, Paris, Robert Laffont
12. VINCENT L. (2006), *Comment devient-on amoureux ?*, Paris, Odile Jacob
13. GIDDENS A. (2004), *La transformation de l'intimité : Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Rodez, Éd. du Rouergue
14. PAGNOL M., *La fille du puisatier*, film français réalisé par Marcel Pagnol et sorti en 1940
15. LÉONARD de VINCI cité par HICKMAN T. (2013), *Le bidule de Dieu*, Paris, Robert Laffont
16. MORTIMER J., *The Summer of a Dormouse* cité par HICKMAN T. (2013), ibidem
17. GARY R. (1975), *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard
18. RÉMÈS E. (1999), *Je bande donc je suis*, Les Plans sur Bex, Balland
19. SADE D.A. F. (1795), *La philosophie dans le boudoir*, rééd. 1976, Paris, Gallimard
20. GAGNÉ S. (2008), *Revue internationale de Sexoanalyse*, « Anxiété de masculinité et impacts sur la fonctionnalité érotique des délinquants sexuels », No 2
21. MORAVIA A. (1972), *L'amour conjugal*, Paris, Gallimard
22. NIMIER M. (2013), *Je suis un homme*, Paris, Gallimard
23. BADIE J. (2013), *M le magazine du Monde*, 04 janvier
24. CRÉBILLON fils (1977), *Les Egarements du coeur et de l'esprit*, Paris, Folio
25. MUSSET A. (1833), *Les Caprices de Marianne*, Paris, La Revue des deux mondes
26. ZEMMOUR E. (2009), *Le Premier Sexe*, Paris, Denoël
27. HOUELLEBECQ M. (2015), *Soumission*, Paris, Flammarion
28. NAOURI A. (2006), *Adultères*, Paris, Odile Jacob

29. CESPÉDES V. (2010), *L'homme expliqué aux femmes*, Paris, Flammarion
30. SCHAEFFER J. (2008), *Le refus du féminin*, Paris, PUF
31. HOQUET Th. (2009), *La virilité. A quoi rêvent les hommes*, Paris, Larousse
32. CLERGET St. (2015), *Nos garçons en danger. Ecole, santé, maturité. Pourquoi c'est plus difficile pour eux et comment les aider*, Paris, Flammarion